

Pour une étude des rapports entre langue et pensée dans la poésie des troubadours occitans

Autor(en): **Koll, Hans-Georg**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de linguistique romane**

Band (Jahr): **28 (1964)**

Heft 109-110

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-399326>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR UNE ÉTUDE DES RAPPORTS ENTRE LANGUE ET PENSÉE DANS LA POÉSIE DES TROUBADOURS OCCITANS

Dans les recherches que je fais actuellement, j'étudie les rapports entre la langue et la pensée (ou bien ce qu'on est convenu d'appeler « l'esprit national ») en français et en allemand. C'est-à-dire, je me limite à étudier le français et l'allemand littéraires dans leurs époques « classiques » et l'esprit qui se manifeste dans la littérature et la philosophie de ces époques. Car on sait que ni la langue d'un peuple ni son « esprit » ne sont des phénomènes homogènes et qu'il est extrêmement difficile de trouver un « dénominateur commun » pour toutes les variétés qu'on rencontre sur les plans régional, social, diachronique, etc. ; pour cette raison, j'ai préféré choisir la langue et la pensée d'une époque et d'un milieu déterminés et relativement homogènes.

Il me semble qu'il serait extrêmement intéressant de faire des recherches de ce genre pour l'époque « classique » de l'occitan, c'est-à-dire celle des troubadours. J'ai été frappé de voir combien les témoignages littéraires de cette époque montrent d'homogénéité, aussi bien pour la langue que pour l'esprit de ces œuvres et pour la structure du milieu social où cette langue et cette littérature ont été créées et cultivées. C'est donc un phénomène qui réunit d'une façon unique et très heureuse les conditions nécessaires pour étudier les rapports et les parallélismes entre la langue et la pensée qu'elle exprime ; et je crois que ce phénomène mériterait bien d'être étudié sous cet aspect.

Relevons quelques détails ; d'abord sur la langue : L'occitan des troubadours est un phénomène unique dans la Romania. C'est la première langue romane qui ait atteint un niveau véritablement littéraire et cultivé. D'autre part, c'est la première qui ait le caractère d'une « koiné » homogène, faisant abstraction des variétés régionales de l'aire linguistique où elle a été employée. Puis c'est (à l'époque que nous envisageons, c'est-à-dire jusqu'à la destruction de la civilisation féodale du Midi par les guerres des Albigeois) une langue exclusivement réservée à un genre littéraire déterminé et aussi à un milieu social déterminé (celui des cours seigneuriales),

de sorte que son homogénéité n'est pas non plus troublée par des variétés d'ordre social.

Un autre fait important c'est que l'occitan des troubadours, dès les premières poésies qui nous sont parvenues, se présente déjà dans cette homogénéité et comme une langue littéraire bien constituée, tandis que p. ex. les textes contemporains composés en langue d'oïl — les chansons de gestes surtout — montrent encore tous les symptômes d'une langue « adolescente » : expressions maladroitement, variations dialectales, hésitation entre plusieurs formes, etc., sans normes fixes. L'occitan de l'époque que nous envisageons est donc homogène aussi sur le plan diachronique.

Mais il y a encore un autre complexe de faits qui méritent une attention spéciale ; cette koiné littéraire est la première langue romane qui ait joui d'une grande réputation et popularité à l'étranger, hors de son propre domaine géographique, et la première que l'on ait apprise et étudiée grammaticalement et sur laquelle on ait composé des traités grammaticaux, cf. le « Donatz proensals » et les « Rasós de trobar », composés aux environs de 1200 en Italie et en Catalogne. On sait qu'ailleurs, à cette époque, il n'y avait que le latin que l'on considérait comme une langue à normes grammaticales fixes, tandis que les parlers romans issus de cette langue n'étaient qu'un « sermo vulgaris » ou « sermo laïcus » (cf. l'emploi du mot *grammatica* au sens de « langue latine », chez Dante et d'autres auteurs du XIII^e siècle, par opposition à *vulgare* !). L'occitan des troubadours avait donc atteint, grâce à son niveau littéraire, une importance et une réputation qui lui valurent d'être traité presque sur un pied d'égalité avec le latin, la langue la plus estimée à cette époque-là.

Tout cela nous présente l'occitan du XII^e siècle comme une langue qui, pour son époque, jouissait d'une personnalité remarquable, et qui mérite bien d'être étudiée dans ses rapports avec la pensée qu'elle exprime.

Passons donc à cette pensée. Elle aussi est un phénomène unique, plus ou moins pour les mêmes raisons qui valent pour la langue. Elle aussi se présente, comme nous l'avons déjà dit, dans une certaine homogénéité, grâce au fait qu'elle s'est formée dans un milieu social plus ou moins homogène, aussi bien dans sa structure extérieure que dans ses conceptions (amour courtois, etc.).

Nous trouvons un parallélisme analogue dans l'état d'évolution : tandis que p. ex. l'esprit des chansons de gestes nous semble parfois demi-enfantin et peu formé, les poésies des troubadours — hommes en général très cultivés et nourris, à l'école, de littérature latine et de rhétorique

cicéronienne ¹ — révèlent un stade d'évolution intellectuelle beaucoup plus mûr, avec des conceptions bien nettes, bien réfléchies et bien arrêtées, sur l'amour, la vie, la morale, la religion, etc. Cette littérature représente un véritable mouvement intellectuel, qui a sa personnalité propre, et qui joue d'ailleurs, comme nous savons, un rôle important dans l'histoire des idées au moyen âge, ayant exercé son influence, comme la langue, bien au-delà des limites du territoire occitan.

Tous ces parallélismes permettent de supposer qu'il doit y avoir un enchaînement étroit entre les idées exprimées dans les œuvres des troubadours et le génie de la langue dont ils se sont servis — une raison de plus qui nous montre qu'il serait très intéressant et profitable pour la philologie occitane d'étudier la nature de cet enchaînement.

Maintenant quelques indications au sujet des méthodes à suivre dans ces recherches.

Parlons d'abord de la langue. Il faudra commencer par une analyse approfondie de la morphologie, de la syntaxe et du vocabulaire. Il ne suffit pas de relever quelques faits linguistiques isolés, p. ex. quelques formes ou quelques termes qui ont l'air d'être caractéristiques, mais il faudra essayer de dégager la structure de la langue, p. ex. suivant les procédés que Ch. Bally ², M. A. Malblanc ³ et d'autres ⁴ ont employés pour caractériser le français et l'allemand et M. Criado de Val ⁵ pour caractériser l'espagnol.

Naturellement, cela ne va pas sans confronter la langue des troubadours avec d'autres langues. Le mieux serait de commencer par une comparaison avec le français moderne, puisque c'est là la langue dont on a le mieux étudié la structure, jusqu'à présent, et dont on connaît le mieux le caractère. Ensuite il faudra opposer l'occitan à l'espagnol — et peut-être aussi à l'italien — étant donné que, pour certains traits, l'occitan prend une place intermédiaire entre ces deux langues et le français. Pour cette comparaison, le livre de M. Criado de Val (qui oppose l'espagnol à plusieurs autres langues romanes et germaniques) nous rendra de précieux services.

1. Cf. M. de Riquer, *La Lirica de los Trovadores*, t. I (Barcelona, 1948), p. xv sv. et xxxv sv.

2. *Linguistique générale et linguistique française*, 3^e éd., Berne, 1950.

3. *Stylistique comparée du français et de l'allemand*, Paris et Stuttgart, 1961.

4. Cf., p. ex. une étude de l'auteur de cette communication (*Die Neueren Sprachen*, 1961, p. 272-282, 314-329 et 364-381) qui a pour but de compléter les données apportées par Bally, M. Malblanc, etc., et de plaider pour l'application des méthodes de la linguistique structurale à l'enseignement du français dans les lycées allemands.

5. *Fisonomia del idioma español. Características del español comparadas con las del francés, italiano, portugués, inglés y alemán*. Madrid, 1957.

Il est bien entendu qu'il faudrait aussi comparer la langue des troubadours avec l'ancien français, puisque ces deux langues sont contemporaines et qu'une telle comparaison doit aller de pair avec la comparaison des deux civilisations et littératures du nord et du midi de la France. Cela sera déjà plus difficile, à cause du manque d'homogénéité que présente l'ancien français, et parce que cette langue, jusqu'à présent, n'a guère été étudiée sous l'aspect structurel.

Il ne faudra pas oublier de faire une comparaison avec le latin, à cause de l'influence de la littérature et de la rhétorique latines sur les troubadours, et parce que l'occitan « classique » constitue un état intermédiaire entre le latin et les langues romanes modernes. Il serait aussi très intéressant d'opposer l'occitan des troubadours au moyen haut allemand : d'abord pour la comparaison de troubadours et Minnesänger, mais surtout pour distinguer dans la structure de l'occitan les traits « romans » en général (lesquels se dégagent, quand on oppose une langue romane à une langue non romane, p. ex. germanique) et ceux qui sont spécifiquement occitans.

Un inconvénient que nous rencontrerons dans ces recherches, c'est que toutes les œuvres des troubadours ont été composées en vers, et qu'il est souvent difficile de distinguer si tel fait syntaxique, le choix de tel mot ou sa place dans la phrase est dû au « génie de la langue » ou aux exigences de la versification. Dans une telle situation de doute, il sera peut-être permis de recourir à la langue des rares documents en prose que nous a légués l'époque envisagée, p. ex. à celle des deux traités grammaticaux que nous avons cités plus haut (surtout que l'un de ces traités, les « Rasós de trobar » a été composé par un homme qui était « grammairien » et troubadour à la fois : Raimon Vidal), ou bien aux Bibles cathares, pour trouver des indices comment le discours en prose s'exprimerait dans une situation analogue.

D'autre part, l'inconvénient que nous venons de signaler est peut-être moins gênant que nous le craignons au premier abord : le fait d'exprimer sa pensée dans une forme métrique ou rythmique déterminée n'est peut-être pas sans rapports avec la structure de la pensée elle-même (voilà la fameuse question de l'« harmonie entre la forme et le contenu », sur laquelle on a discuté assez souvent !), et si la structure de la phrase ou de l'énoncé chez les troubadours a été influencée par la forme poétique de leurs œuvres, cela ne doit pas nécessairement nous empêcher de voir dans cette langue un reflet plus ou moins fidèle de leur façon de penser.

Regardons maintenant l'esprit de la littérature des troubadours. Il

faudra chercher à dégager d'une façon précise le fonds spirituel (ou bien l' « infrastructure spirituelle ») qui se cache sous les différentes formes poétiques. Ici cela est peut-être plus difficile que dans les recherches que je suis en train de faire sur l'esprit français et l'esprit allemand des siècles « classiques » : là, on peut s'appuyer sur deux grands systèmes philosophiques dans lesquels se « cristallise », dans une certaine mesure, l'esprit de ces époques : d'un côté le rationalisme cartésien, de l'autre l'idéalisme de Kant et de ses continuateurs. Le siècle classique de la littérature occitane n'a pas produit des œuvres de caractère proprement philosophique, représentant pour ainsi dire la « pensée pure ». Ici, la pensée nous apparaît toujours « masquée » par les formes et images de la poésie, souvent obscures et difficiles à interpréter. On devra donc faire son possible pour la faire ressortir sous son masque.

Là aussi, comme dans l'analyse de la langue, notre tâche sera facilitée par une comparaison avec les structures spirituelles d'autres littératures, p. ex. avec les deux courants mentionnés ci-dessus, qui ont dominé les époques « classiques » des littératures française et allemande.

A part cela, il faudra aussi comparer les idées des troubadours avec les principaux courants de la philosophie ancienne et de la philosophie et théologie médiévales, pour voir, dans quelle mesure les conceptions des troubadours rejoignent ces courants et en quels aspects elles s'en distinguent.

Naturellement, ces comparaisons devraient — là où il y a lieu, et dans la mesure du possible — aller de pair avec la comparaison des langues en question. Ainsi il nous sera plus facile de mettre en parallèle les données linguistiques de l'ancien occitan et les données spirituelles que nous dégageons dans les œuvres composées dans cette langue, et de préciser et définir les rapports qui existent entre ces deux catégories de données.

Le cadre de cette communication et la nécessité de la préparer rapidement ne m'ont pas permis d'apporter ici des données concrètes. Mais le but de ces pages n'est pas de présenter des résultats tout faits, mais plutôt d'attirer l'attention des occitanistes sur de nouvelles et intéressantes perspectives qui s'offrent dans le domaine de la philologie occitane et de tracer une piste qui permettra peut-être un jour d'acquérir une connaissance plus approfondie du génie de la langue et de la civilisation du midi de la France. Peut-être se trouvera-t-il un occitaniste qui entreprenne la tâche de réaliser les suggestions que présentent ces pages.

Hans-Georg KOLL.